

ALFRED DE MUSSET

LES NUITS & POÈMES DIVERS



Portrait de Musset par Charles Landelle

PRÉSENTATION

Louis Charles Alfred de Musset-Pathay est né le 11 décembre 1810 à Paris, dans une famille très cultivée et aimante. Son père est un haut fonctionnaire et un homme de lettres. Alfred a un frère et une sœur. L'héritage intellectuel et littéraire de la famille est important, puisque le grand-père était poète, et le père spécialiste de Rousseau, un élément qui influencera l'écriture de Musset.

Alfred de Musset entre au collège Henri IV à 9 ans, en 1819. Jusqu'en 1829, il étudie la médecine, le droit et la peinture, puis abandonne ses études par amour pour la littérature.

Dès l'adolescence, Alfred de Musset fréquente le Cénacle de Charles Nodier. Il se lie d'amitié avec Sainte-Beuve et Vigny, tout en gardant ses distances avec Victor Hugo. Musset s'essaie à plusieurs disciplines, dont la musique, avant de se rabattre sur la littérature, en raison de dons évidents pour l'écriture. Il fait publier les *Contes d'Espagne et d'Italie*. A cette même période, sa réputation se fait à travers Paris : anticonformiste, provocateur, doué pour la littérature et au tempérament de dandy.

En avril 1832, Musset est accablé par le décès de son père. Il se réfugie dans une carrière littéraire, en commençant par le théâtre. Après un échec retentissant, il laissera ce genre de côté jusqu'en 1847. Toutefois, il garde un certain amour pour le théâtre et continue de publier des pièces dans *La Revue des Deux Mondes*. Il publie aussi un conte oriental, *Namouna*.

Musset voyage en Italie en novembre 1833, accompagné de George Sand. Cela lui inspire *Lorenzaccio* en 1834, chef-d'œuvre du drame romantique. En 1834, après une période de maladie, il publie la suite de son « *Spectacle dans un fauteuil* », qui comprend *Les Caprices de Marianne*, *Fantasio* (1834), *On ne badine pas avec l'amour* (1834), *La Nuit vénitienne*, *Un caprice*, *Il ne faut jurer de rien...* Parallèlement, Musset écrit des nouvelles et une autobiographie à peine voilée, *La Confession d'un enfant du siècle*.

De 1835 à 1837, Musset écrit ***Les Nuits***, chef d'œuvre lyrique du romantisme français. Elles font suite à sa rupture définitive avec George Sand. Il tombe ensuite amoureux de Caroline Jaubert, qui restera longtemps dans sa vie, y compris au travers d'une longue correspondance. En réalité, Musset va rencontrer et fréquenter de nombreuses femmes : Pauline Garcia, Rachel, Melle Despréaux, Louise Colet...

Le 24 avril 1845, Musset est nommé chevalier de la Légion d'honneur aux côtés de Balzac. Il intègre l'Académie française sept ans plus tard, en 1852.

La santé d'Alfred de Musset est de plus en plus fragile, car il est atteint d'une malformation cardiaque et est devenu alcoolique et débauché. A bout de forces, il décède le 2 mai 1857.

Son œuvre nous est parvenue grâce notamment au rôle important de son frère Paul, qui a écrit des biographies, récupéré et fait rééditer plusieurs des œuvres de son frère, dont *Les Caprices de Marianne* ou *La Mouche*.

Alfred de Musset a véritablement été l'enfant de son siècle. En intitulant l'un de ses poèmes *Tristesse* ou en contant la mort du désabusé *Rolla*, Musset n'a pas seulement exprimé sa souffrance, mais aussi celle de tous ces jeunes gens qu'on a excités avec des rêves de révolutions ou de gloire militaire, mais qui, en vérité, n'ont rien vécu d'autre que la réalité la plus plate.

Plus que tout autre romantique, Musset a incarné l'effronterie et la fantaisie de la jeunesse. A vingt ans, il composait des pièces telle *Venise* ou cette *Ballade à la lune* dont on ne savait pas s'il s'agissait d'une œuvre du romantisme le plus pur ou, au contraire, d'une simple parodie. Mais bien rapidement le désenchantement s'est mêlé à la vivacité, et l'alcool, les mésaventures amoureuses et la maladie ont miné l'inspiration du poète. Pendant un temps encore, Musset réussit à faire de la douleur sa thématique préférée – il proclama avant Baudelaire une véritable esthétique de la souffrance, faisant même dire à sa Muse dans *La Nuit de décembre* que « les plus désespérés sont les

chants les plus beaux ». Mais il était dit que Musset n'était pas fait pour vieillir. Avant même d'avoir atteint sa trentième année, il avait donné les meilleures de ses œuvres. Bien sûr, de 1840 à 1857, Musset continua d'écrire, accumulant encore des contes, quelques pièces de théâtre et d'assez nombreux poèmes. Cependant, des productions comme *Lorenzaccio*, *Le Chandelier* ou *La Confession d'un enfant du siècle* avaient déjà été créées, de même que les *Nuits* ou l'émouvant *Souvenir*, composé en pensant à George Sand.

A la fin de sa vie, Musset est un écrivain célébré, ce que signale bien son entrée à l'Académie française en 1852. En retour, le poète fait des vers de circonstance et remplit des commandes. Désormais, l'enfant terrible du romantisme n'est plus ; il ne reste à la place qu'un écrivain professionnel.

Les Nuits forment une suite de quatre longs poèmes constitués d'un dialogue – réel ou rêvé – entre le Poète et sa Muse. Les quatre *Nuits* parurent dans *La Revue des deux Mondes* de 1835 à 1841 ; leur thème est l'amour, ses souffrances et ses prolongements dans l'âme d'un homme qui se veut avant tout poète. Musset évoque le rôle de la souffrance dans la création poétique et dans la vie. De là, ce dialogue si nouveau entre la Muse tendrement maternelle et le Poète tourmenté par la souffrance.

Dans *la Nuit de mai*, le Poète accablé par le "mal de vivre" et quelque désespoir d'amour, ne trouve plus la force ni l'inspiration nécessaire à son œuvre, à sa création. A l'aube du printemps, sa Muse lui apparaît et, dans une sorte de rêve éveillé, lui révèle que c'est justement dans l'épreuve et la douleur que l'Artiste puise sa force et son génie. Elle exhorte le poète à chanter et lui propose d'oublier son mal en laissant errer son inspiration ; mais il persiste à se taire et demeure abîmé dans sa douleur. Ne peut-il alors, suggère-t-elle, servir au public en festin poétique les souffrances de son cœur ? Il juge la tâche au dessus de ses forces et se dérobe définitivement.

Le Poète, sourd à son enthousiasme, s'interroge alors dans *la Nuit de décembre* sur la destinée humaine. Il mesure avec angoisse la fragilité de la condition humaine et la Muse lui apparaît comme l'allégorie de la solitude, comme une âme sœur qui ne peut le consoler : Un personnage qui ressemble au poète comme un frère lui est toujours apparu aux heures sombres de sa vie. Il interroge ce double mystérieux, qu'il vient de retrouver au moment où il enfermait dans un coffret les reliques d'un amour brisé. L'étrange vision révèle son secret : elle s'appelle la solitude.

Dans *la Nuit d'août*, le Poète s'étant repris à espérer s'étourdit et s'enivre des plaisirs du monde, la Muse en femme délaissée lui reproche de dilapider sa créativité et de perdre sa vie. Le poète accueille avec joie sa muse ; mais elle s'inquiète de le voir plongé dans une ivresse factice : pense-t-il être guéri de sa blessure, et ne regrettera-t-il pas ? Le poète refuse de partager ses alarmes ; il veut renaître au bonheur dans l'exaltation de nouvelles amours.

Puis à nouveau dans *la Nuit d'octobre*, elle redevient sa confidente attentive et presque maternelle et le Poète, dans une sorte de "catharsis", maudit la femme aimée qui lui fut infidèle ; le dialogue se fait alors plus intime pour révéler au Poète, enfin apaisé, combien la vie et le bonheur d'aimer sont indissociables de la souffrance et de la mort. Le poète, dans un sursaut, se dispose à renaître avec le jour qui se lève.

AU LECTEUR

Ce livre est toute ma jeunesse ;
Je l'ai fait sans presque y songer.
Il y paraît, je le confesse,
Et j'aurais pu le corriger.

Mais quand l'homme change sans cesse,
Au passé pourquoi rien changer ?
Va-t-en pauvre oiseau passager ;
Que Dieu te mène à ton adresse !

Qui que tu sois, qui me liras,
Lis-en le plus que tu pourras,
Et ne me condamne qu'en somme.

Mes premiers vers sont d'un enfant,
Les seconds d'un adolescent,
Les derniers à peine d'un homme.

LA NUIT DE MAI

Ce poème a été composé en mai 1835. La Muse s'y fait pressante comme si elle voulait forcer le poète à l'inspiration et, en effet, alors que Musset n'avait presque rien écrit dans les premiers mois de 1835, la seconde moitié de l'année fut très féconde. D'autre part, la Muse proclame ici la beauté de la souffrance (pensons aux célèbres vers : Les plus désespérés sont les chants les plus beaux, / Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.), affirmation caractéristique de la pensée de Musset.

LA MUSE

Poète, prends ton luth et me donne un baiser;
La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore,
Le printemps naît ce soir; les vents vont s'embraser;
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
Aux premiers buissons verts commence à se poser.
Poète, prends ton luth, et me donne un baiser.

LE POÈTE

Comme il fait noir dans la vallée !
J'ai cru qu'une forme voilée
Flottait là-bas sur la forêt.
Elle sortait de la prairie;
Son pied rasait l'herbe fleurie;
C'est une étrange rêverie;
Elle s'efface et disparaît.

LA MUSE

Poète, prends ton luth; la nuit, sur la pelouse,
Balance le zéphyr dans son voile odorant.
La rose, vierge encor, se referme jalouse
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.
Écoute ! tout se tait; songe à ta bien-aimée.
Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée
Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.
Ce soir, tout va fleurir : l'immortelle nature
Se remplit de parfums, d'amour et de murmure,
Comme le lit joyeux de deux jeunes époux.

LE POÈTE

Pourquoi mon cœur bat-il si vite ?
Qu'ai-je donc en moi qui s'agite
Dont je me sens épouvanté ?
Ne frappe-t-on pas à ma porte ?
Pourquoi ma lampe à demi morte
M'éblouit-elle de clarté ?
Dieu puissant ! tout mon corps frissonne.

Qui vient ? qui m'appelle ? – Personne.
Je suis seul; c'est l'heure qui sonne;
O solitude ! ô pauvreté !

LA MUSE

Poète, prends ton luth; le vin de la jeunesse
Fermente cette nuit dans les veines de Dieu.
Mon sein est inquiet; la volupté l'opresse,
Et les vents altérés m'ont mis la lèvre en feu.
O paresseux enfant ! regarde, je suis belle.
Notre premier baiser, ne t'en souviens-tu pas,
Quand je te vis si pâle au toucher de mon aile,
Et que, les yeux en pleurs, tu tombas dans mes bras ?
Ah ! je t'ai consolé d'une amère souffrance
Hélas ! bien jeune encor, tu te mourais d'amour.
Console-moi ce soir, je me meurs d'espérance;
J'ai besoin de prier pour vivre jusqu'au jour.

LE POÈTE

Est-ce toi dont la voix m'appelle,
O ma pauvre Muse ! est-ce toi ?
O ma fleur ! ô mon immortelle !
Seul être pudique et fidèle
Où vive encor l'amour de moi !
Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde,
C'est toi, ma maîtresse et ma sœur !
Et je sens, dans la nuit profonde,
De ta robe d'or qui m'inonde
Les rayons glisser dans mon cœur.

LA MUSE

Poète, prends ton luth; c'est moi, ton immortelle,
Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux,
Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
Pour pleurer avec toi descends du haut des cieux.
Viens, tu souffres, ami. Quelque ennui solitaire
Te ronge, quelque chose a gémi dans ton cœur;
Quelque amour t'est venu, comme on en voit sur terre,
Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur.
Viens, chantons devant Dieu; chantons dans tes pensées,
Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées;
Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu.
Éveillons au hasard les échos de ta vie,
Parlons-nous de bonheur, de gloire et de folie,
Et que ce soit un rêve, et le premier venu.
Inventons quelque part les lieux où l'on oublie;
Partons, nous sommes seuls, l'univers est à nous.
Voici la verte Écosse et la brune Italie,
Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux,
Argos, et Ptéléon, ville des hécatombes,

Et Messa la divine, agréable aux colombes;
 Et le front chevelu du Pélion changeant;
 Et le bleu Titarèse, et le golfe d'argent
 Qui montre dans ses eaux, où le cygne se mire,
 La blanche Oloossone à la blanche Camyre.
 Dis-moi, quel songe d'or nos chants vont-ils bercer ?
 D'où vont venir les pleurs que nous allons verser ?
 Ce matin, quand le jour a frappé ta paupière,
 Quel séraphin pensif, courbé sur ton chevet,
 Secouait des lilas dans sa robe légère,
 Et te contait tout bas les amours qu'il rêvait ?
 Chanterons-nous l'espoir, la tristesse ou la joie ?
 Tremperons-nous de sang les bataillons d'acier ?
 Suspenderons-nous l'amant sur l'échelle de soie ?
 Jetterons-nous au vent l'écume du coursier ?
 Dirons-nous quelle main, dans les lampes sans nombre
 De la maison céleste, allume nuit et jour
 L'huile sainte de vie et d'éternel amour ?
 Crierons-nous à Tarquin: « Il est temps, voici l'ombre ! »
 Descendrons-nous cueillir la perle au fond des mers ?
 Mènerons-nous la chèvre aux ébéniers amers ?
 Montrons-nous le ciel à la Mélancolie ?
 Suivrons-nous le chasseur sur les monts escarpés ?
 La biche le regarde; elle pleure et supplie;
 Sa bruyère l'attend; ses faons sont nouveau-nés;
 Il se baisse, il l'égorge, il jette à la curée
 Sur les chiens en sueur son cœur encor vivant.
 Peindrons-nous une vierge à la joue empourprée,
 S'en allant à la messe, un page la suivant,
 Et d'un regard distrait, à côté de sa mère,
 Sur la lèvre entrouverte oubliant sa prière ?
 Elle écoute en tremblant, dans l'écho du pilier,
 Résonner l'éperon d'un hardi cavalier.
 Dirons-nous aux héros des vieux temps de la France
 De monter tout armés aux créneaux de leurs tours,
 Et de ressusciter la naïve romance
 Que leur gloire oubliée apprit aux troubadours ?
 Vêtirons-nous de blanc une molle élégie ?
 L'homme de Waterloo nous dira-t-il sa vie,
 Et ce qu'il a fauché du troupeau des humains
 Avant que l'envoyé de la nuit éternelle
 Vint sur son tertre vert l'abattre d'un coup d'aile,
 Et sur son cœur de fer lui croiser les deux mains ?
 Clouons-nous au poteau d'une satire altièrre
 Le nom sept fois vendu d'un pâle pamphlétaire,
 Qui, poussé par la faim, du fond de son oubli,
 S'en vient, tout grelottant d'envie et d'impuissance,
 Sur le front du génie insulter l'espérance,
 Et mordre le laurier que son souffle a sali ?
 Prends ton luth ! prends ton luth ! je ne peux plus me taire;
 Mon aile me soulève au souffle du printemps.

Le vent va m'emporter; je vais quitter la terre.
Une larme de toi ! Dieu m'écoute; il est temps.

LE POÈTE

S'il ne te faut, ma sœur chérie,
Qu'un baiser d'une lèvre amie
Et qu'une larme de mes yeux,
Je te les donnerai sans peine;
De nos amours qu'il te souviene,
Si tu remontes dans les cieux.
Je ne chante ni l'espérance,
Ni la gloire, ni le bonheur,
Hélas ! pas même la souffrance.
La bouche garde le silence
Pour écouter parler le cœur.

LA MUSE

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,
Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,
Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau ?
O poète ! un baiser, c'est moi qui te le donne.
L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
C'est ton oisiveté; ta douleur est à Dieu.
Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur ;
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie
En secouant leurs becs sur leurs goitres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers fouillé la profondeur;
L'Océan était vide et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,

Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées :
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

LE POÈTE

O Muse ! spectre insatiable,
Ne m'en demande pas si long.
L'homme n'écrit rien sur le sable.
A l'heure où passe l'aquilon,
J'ai vu le temps où ma jeunesse
Sur mes lèvres était sans cesse
Prête à chanter comme un oiseau;
Mais j'ai souffert un dur martyre,
Et le moins que j'en pourrais dire,
Si je l'essayais sur ma lyre,
La briserait comme un roseau.

LA NUIT DE DÉCEMBRE

Cette œuvre a été publiée pour la première fois en décembre 1835, dans La Revue des Deux Mondes. Le frère qu'évoque continuellement le poème est naturellement le double de Musset lui-même. Remarquons au passage que ce frère est chaque fois caractérisé par un objet pouvant symboliser une partie de la vie du poète.

LE POÈTE

Du temps que j'étais écolier,
Je restais un soir à veiller
Dans notre salle solitaire.
Devant ma table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Son visage était triste et beau
A la lueur de mon flambeau,
Dans mon livre ouvert il vint lire.
Il pencha son front sur ma main,
Et resta jusqu'au lendemain,
Pensif, avec un doux sourire.

Comme j'allais avoir quinze ans,
Je marchais un jour, à pas lents,
Dans un bois, sur une bruyère.
Au pied d'un arbre vint s'asseoir,
Un jeune homme vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Je lui demandai mon chemin;
Il tenait un luth d'une main,
De l'autre un bouquet d'églantine.
Il me fit un salut d'ami,
Et, se détournant à demi,
Me montra du doigt la colline.

A l'âge où l'on croit à l'amour,
J'étais seul dans ma chambre un jour,
Pleurant ma première misère.
Au coin de mon feu vint s'asseoir
Un étranger vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il était morne et soucieux;
D'une main il montrait les cieux,
Et de l'autre il tenait un glaive.
De ma peine il semblait souffrir,
Mais il ne poussa qu'un soupir,
Et s'évanouit comme un rêve.

A l'âge où l'on est libertin,
Pour boire un toast en un festin,
Un jour je soulevai mon verre.

En face de moi vint s'asseoir
Un convive vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il secouait sous son manteau
Un haillon de pourpre en lambeau,
Sur sa tête un myrte stérile.
Son bras maigre cherchait le mien,
Et mon verre, en touchant le sien,
Se brisa dans ma main débile.

Un an après, il était nuit;
J'étais à genoux près du lit
Où venait de mourir mon père.
Au chevet du lit vint s'asseoir
Un orphelin vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Ses yeux étaient noyés de pleurs;
Comme les anges de douleurs,
Il était couronné d'épine;
Son luth à terre était gisant,
Sa pourpre de couleur de sang,
Et son glaive dans sa poitrine.

Je m'en suis si bien souvenu,
Que je l'ai toujours reconnu
A tous les instants de ma vie.
C'est une étrange vision,
Et cependant, ange ou démon,
J'ai vu partout cette ombre amie.

Lorsque plus tard, las de souffrir,
Pour renaître ou pour en finir,
J'ai voulu m'exiler de France;
Lorsqu'impatient de marcher,
J'ai voulu partir, et chercher
Les vestiges d'une espérance;

A Pise, au pied de l'Apennin;
A Cologne, en face du Rhin;
A Nice, au penchant des vallées;
A Florence, au fond des palais;
A Brigues, dans les vieux chalets;
Au sein des Alpes désolées;

A Gênes, sous les citronniers;
A Vevay, sous les verts pommiers;
Au Havre, devant l'Atlantique;
A Venise, à l'affreux Lido,
Où vient sur l'herbe d'un tombeau
Mourir la pâle Adriatique;

Partout où, sous ces vastes cieux,
J'ai lassé mon cœur et mes yeux,
Saignant d'une éternelle plaie;

Partout où le boiteux Ennui,
Traînant ma fatigue après lui,
M'a promené sur une claie;

Partout où, sans cesse altéré
De la soif d'un monde ignoré,
J'ai suivi l'ombre de mes songes;
Partout où, sans avoir vécu,
J'ai revu ce que j'avais vu,
La face humaine et ses mensonges;

Partout où, le long des chemins,
J'ai posé mon front dans mes mains,
Et sangloté comme une femme;
Partout où j'ai, comme un mouton,
Qui laisse sa laine au buisson,
Senti se dénuer mon âme;

Partout où j'ai voulu dormir,
Partout où j'ai voulu mourir,
Partout où j'ai touché la terre,
Sur ma route est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Qui donc es-tu, toi que dans cette vie
Je vois toujours sur mon chemin ?
Je ne puis croire, à ta mélancolie,
Que tu sois mon mauvais Destin.
Ton doux sourire a trop de patience,
Tes larmes ont trop de pitié.
En te voyant, j'aime la Providence.
Ta douleur même est sœur de ma souffrance;
Elle ressemble à l'Amitié.

Qui donc es-tu ? - Tu n'es pas mon bon ange,
Jamais tu ne viens m'avertir.
Tu vois mes maux (c'est une chose étrange !)
Et tu me regardes souffrir.
Depuis vingt ans tu marches dans ma voie,
Et je ne saurais t'appeler.
Qui donc es-tu, si c'est Dieu qui t'envoie ?
Tu me souris sans partager ma joie,
Tu me plains sans me consoler !

Ce soir encor je t'ai vu m'apparaître.
C'était par une triste nuit.
L'aile des vents battait à ma fenêtre;
J'étais seul, courbé sur mon lit.
J'y regardais une place chérie,
Tiède encor d'un baiser brûlant;
Et je songeais comme la femme oubliée,
Et je sentais un lambeau de ma vie
Qui se déchirait lentement.

Je rassemblais des lettres de la veille,
Des cheveux, des débris d'amour.
Tout ce passé me criait à l'oreille
Ses éternels serments d'un jour.
Je contemplais ces reliques sacrées,
Qui me faisaient trembler la main
Larmes du cœur par le cœur dévorées,
Et que les yeux qui les avaient pleurées
Ne reconnaîtront plus demain !

J'enveloppais dans un morceau de bure
Ces ruines des jours heureux.
Je me disais qu'ici-bas ce qui dure,
C'est une mèche de cheveux.
Comme un plongeur dans une mer profonde,
Je me perdais dans tant d'oubli.
De tous côtés j'y retournais la sonde,
Et je pleurais, seul, loin des yeux du monde,
Mon pauvre amour enseveli.

J'allais poser le sceau de cire noire
Sur ce fragile et cher trésor.
J'allais le rendre, et, n'y pouvant pas croire,
En pleurant j'en doutais encor.
Ah ! faible femme, orgueilleuse insensée,
Malgré toi, tu t'en souviendras !
Pourquoi, grand Dieu ! mentir à sa pensée ?
Pourquoi ces pleurs, cette gorge oppressée,
Ces sanglots, si tu n'aimais pas ?

Oui, tu languis, tu souffres, et tu pleures;
Mais ta chimère est entre nous.
Eh bien, adieu ! Vous compterez les heures
Qui me sépareront de vous.
Partez, partez, et dans ce cœur de glace
Emportez l'orgueil satisfait.
Je sens encor le mien jeune et vivace,
Et bien des maux pourront y trouver place
Sur le mal que vous m'avez fait.

Partez, partez ! la Nature immortelle
N'a pas tout voulu vous donner.
Ah ! pauvre enfant, qui voulez être belle,
Et ne savez pas pardonner !
Allez, allez, suivez la destinée;
Qui vous perd n'a pas tout perdu.
Jetez au vent notre amour consumée;
Éternel Dieu ! toi que j'ai tant aimée,
Si tu pars, pourquoi m'aimes-tu ?

Mais tout à coup j'ai vu dans la nuit sombre
Une forme glisser sans bruit.
Sur mon rideau j'ai vu passer une ombre;
Elle vient s'asseoir sur mon lit.
Qui donc es-tu, morne et pâle visage,

Sombre portrait vêtu de noir ?
Que me veux-tu, triste oiseau de passage ?
Est-ce un vain rêve ? est-ce ma propre image
Que j'aperçois dans ce miroir ?

Qui donc es-tu, spectre de ma jeunesse,
Pèlerin que rien n'a lassé ?
Dis-moi pourquoi je te trouve sans cesse
Assis dans l'ombre où j'ai passé.
Qui donc es-tu, visiteur solitaire,
Hôte assidu de mes douleurs ?
Qu'as-tu donc fait pour me suivre sur terre ?
Qui donc es-tu, qui donc es-tu, mon frère,
Qui n'apparais qu'au jour des pleurs ?

LA VISION

– Ami, notre père est le tien.
Je ne suis ni l'ange gardien,
Ni le mauvais destin des hommes.
Ceux que j'aime, je ne sais pas
De quel côté s'en vont leurs pas
Sur ce peu de fange où nous sommes.

Je ne suis ni dieu ni démon,
Et tu m'as nommé par mon nom
Quand tu m'as appelé ton frère;
Où tu vas, j'y serai toujours,
Jusques au dernier de tes jours,
Où j'irai m'asseoir sur ta pierre.

Le ciel m'a confié ton cœur.
Quand tu seras dans la douleur,
Viens à moi sans inquiétude.
Je te suivrai sur le chemin;
Mais je ne puis toucher ta main,
Ami, je suis la Solitude.

LA NUIT D'AOÛT

Ce poème a été publié pour la première fois dans l'édition d'août 1836 de La Revue des Deux Mondes. Cette pièce a été composée pendant une période où Musset préférait les joies de la vie réelle au travail poétique, et c'est justement cela que la Muse reproche ici à l'écrivain.

LA MUSE

Depuis que le soleil, dans l'horizon immense,
A franchi le Cancer sur son axe enflammé,
Le bonheur m'a quittée, et j'attends en silence
L'heure où m'appellera mon ami bien-aimé.
Hélas ! depuis longtemps sa demeure est déserte;
Des beaux jours d'autrefois rien n'y semble vivant.
Seule, je viens encor, de mon voile couverte,
Poser mon front brûlant sur sa porte entrouverte,
Comme une veuve en pleurs au tombeau d'un enfant.

LE POÈTE

Salut à ma fidèle amie !
Salut, ma gloire et mon amour !
La meilleure et la plus chérie
Est celle qu'on trouve au retour.
L'opinion et l'avarice
Viennent un temps de m'emporter.
Salut, ma mère et ma nourrice !
Salut, salut, consolatrice !
Ouvre tes bras, je viens chanter.

LA MUSE

Pourquoi, cœur altéré, cœur lassé d'espérance,
T'enfuis-tu si souvent pour revenir si tard ?
Que t'en vas-tu chercher, sinon quelque hasard ?
Et que rapportes-tu, sinon quelque souffrance ?
Que fais-tu loin de moi, quand j'attends jusqu'au jour ?
Tu suis un pâle éclair dans une nuit profonde.
Il ne te restera de tes plaisirs du monde
Qu'un impuissant mépris pour notre honnête amour.
Ton cabinet d'étude est vide quand j'arrive;
Tandis qu'à ce balcon, inquiète et pensive,
Je regarde en rêvant les murs de ton jardin,
Tu te livres dans l'ombre à ton mauvais destin.
Quelque fière beauté te retient dans sa chaîne,
Et tu laisses mourir cette pauvre verveine
Dont les derniers rameaux, en des temps plus heureux,
Devaient être arrosés des larmes de tes yeux.
Cette triste verdure est mon vivant symbole;
Ami, de ton oubli nous mourrons toutes deux,

Et son parfum léger, comme l'oiseau qui vole,
Avec mon souvenir s'enfuira dans les cieux.

LE POÈTE

Quand j'ai passé par la prairie,
J'ai vu, ce soir, dans le sentier,
Une fleur tremblante et flétrie,
Une pâle fleur d'égantier.
Un bourgeon vert à côté d'elle
Se balançait sur l'arbrisseau;
Je vis poindre une fleur nouvelle;
La plus jeune était la plus belle
L'homme est ainsi, toujours nouveau.

LA MUSE

Hélas ! toujours un homme, hélas ! toujours des larmes !
Toujours les pieds poudreux et la sueur au front !
Toujours d'affreux combats et de sanglantes armes;
Le cœur a beau mentir, la blessure est au fond.
Hélas ! par tous pays, toujours la même vie
Convoiter, regretter, prendre et tendre la main;
Toujours mêmes acteurs et même comédie,
Et, quoi qu'ait inventé l'humaine hypocrisie,
Rien de vrai là-dessous que le squelette humain.
Hélas ! mon bien-aimé, vous n'êtes plus poète.
Rien ne réveille plus votre lyre muette;
Vous vous noyez le cœur dans un rêve inconstant;
Et vous ne savez pas que l'amour de la femme
Change et dissipe en peurs les trésors de votre âme,
Et que Dieu compte plus les larmes que le sang.

LE POÈTE

Quand j'ai traversé la vallée,
Un oiseau chantait sur son nid.
Ses petits, sa chère couvée,
Venaient de mourir dans la nuit.
Cependant il chantait l'aurore;
O ma Muse, ne pleurez pas !
A qui perd tout, Dieu reste encore,
Dieu là-haut, l'espoir ici-bas.

LA MUSE

Et que trouveras-tu, le jour où la misère
Te ramènera seul au paternel foyer ?
Quand tes tremblantes mains essuieront la poussière
De ce pauvre réduit que tu crois oublier,
De quel front viendras-tu, dans ta propre demeure,
Chercher un peu de calme et d'hospitalité ?
Une voix sera là pour crier à toute heure
Qu'as-tu fait de ta vie et de ta liberté ?

Crois-tu donc qu'on oublie autant qu'on le souhaite ?
 Crois-tu qu'en te cherchant tu te retrouveras ?
 De ton cœur ou de toi lequel est le poète ?
 C'est ton cœur, et ton cœur ne te répondra pas.
 L'amour l'aura brisé; les passions funestes
 L'auront rendu de pierre au contact des méchants;
 Tu n'en sentiras plus que d'effroyables restes,
 Qui remueront encor, comme ceux des serpents.
 O ciel ! qui t'aidera ? que ferai-je moi-même,
 Quand celui qui peut tout défendra que je t'aime,
 Et quand mes ailes d'or, frémissant malgré moi,
 M'emporteront à lui pour me sauver de toi ?
 Pauvre enfant ! nos amours n'étaient pas menacées,
 Quand dans les bois d'Auteuil, perdu dans tes pensées,
 Sous les verts marronniers et les peupliers blancs,
 Je t'agaçais le soir en détours nonchalants.
 Ah ! j'étais jeune alors et nymphe, et les dryades
 Entrouvraient pour me voir l'écorce des bouleaux,
 Et les pleurs qui coulaient durant nos promenades
 Tombaient, purs comme l'or, dans le cristal des eaux.
 Qu'as-tu fait, mon amant, des jours de ta jeunesse ?
 Qui m'a cueilli mon fruit sur mon arbre enchanté ?
 Hélas ! ta joue en fleur plaisait à la déesse
 Qui porte dans ses mains la force et la santé.
 De tes yeux insensés les larmes l'ont pâlie;
 Ainsi que ta beauté, tu perdras ta vertu.
 Et moi qui t'aimerai comme une unique amie,
 Quand les dieux irrités m'ôteront ton génie,
 Si je tombe des cieus, que me répondras-tu ?

LE POÈTE

Puisque l'oiseau des bois voltige et chante encore
 Sur la branche où ses veufs sont brisés dans le nid;
 Puisque la fleur des champs entrouverte à l'aurore,
 Voyant sur la pelouse une autre fleur éclore,
 S'incline sans murmure et tombe avec la nuit;
 Puisqu'au fond des forêts, sous les toits de verdure,
 On entend le bois mort craquer dans le sentier,
 Et puisqu'en traversant l'immortelle nature,
 L'homme n'a su trouver de science qui dure,
 Que de marcher toujours et toujours oublier;
 Puisque, jusqu'aux rochers, tout se change en poussière;
 Puisque tout meurt ce soir pour revivre demain;
 Puisque c'est un engrais que le meurtre et la guerre;
 Puisque sur une tombe on voit sortir de terre
 Le brin d'herbe sacré qui nous donne le pain;
 O Muse ! que m'importe ou la mort ou la vie ?
 J'aime, et je veux pâlir; j'aime, et je veux souffrir;
 J'aime, et pour un baiser je donne mon génie;

J'aime, et je veux sentir sur ma joue amaigrie
Ruisseler une source impossible à tarir.

J'aime, et je veux chanter la joie et la paresse,
Ma folle expérience et mes soucis d'un jour,
Et je veux raconter et répéter sans cesse
Qu'après avoir juré de vivre sans maîtresse,
J'ai fait serment de vivre et de mourir d'amour.

Dépouille devant tous l'orgueil qui te dévore,
Cœur gonflé d'amertume et qui t'es cru fermé.
Aime, et tu renaîtras; fais-toi fleur pour éclore.
Après avoir souffert, il faut souffrir encore;
Il faut aimer sans cesse, après avoir aimé.

LA NUIT D'OCTOBRE

*Ce poème a été publié pour la première fois en octobre 1837 dans La Revue des Deux Mondes.
Musset y reprend un thème fréquent chez les romantiques : la nécessité de la souffrance.*

LE POÈTE

Le mal dont j'ai souffert s'est enfui comme un rêve.
Je n'en puis comparer le lointain souvenir
Qu'à ces brouillards légers que l'aurore soulève,
Et qu'avec la rosée on voit s'évanouir.

LA MUSE

Qu'aviez-vous donc, ô mon poète !
Et quelle est la peine secrète
Qui de moi vous a séparé ?
Hélas ! je m'en ressens encore.
Quel est donc ce mal que j'ignore
Et dont j'ai si longtemps pleuré ?

LE POÈTE

C'était un mal vulgaire et bien connu des hommes;
Mais, lorsque nous avons quelque ennui dans le cœur,
Nous nous imaginons, pauvres fous que nous sommes,
Que personne avant nous n'a senti la douleur.

LA MUSE

Il n'est de vulgaire chagrin
Que celui d'une âme vulgaire.
Ami, que ce triste mystère
S'échappe aujourd'hui de ton sein.
Crois-moi, parle avec confiance;
Le sévère dieu du silence
Est un des frères de la Mort;
En se plaignant on se console,
Et quelquefois une parole
Nous a délivrés d'un remords.

LE POÈTE

S'il fallait maintenant parler de ma souffrance,
Je ne sais trop quel nom elle devrait porter,
Si c'est amour, folie, orgueil, expérience,
Ni si personne au monde en pourrait profiter.
Je veux bien toutefois t'en raconter l'histoire,
Puisque nous voilà seuls, assis près du foyer.
Prends cette lyre, approche, et laisse ma mémoire
Au son de tes accords doucement s'éveiller.

LA MUSE

Avant de me dire ta peine,
O poète ! en es-tu guéri ?
Songe qu'il t'en faut aujourd'hui
Parler sans amour et sans haine.
S'il te souvient que j'ai reçu
Le doux nom de consolatrice,
Ne fais pas de moi la complice
Des passions qui t'ont perdu.

LE POÈTE

Je suis si bien guéri de cette maladie,
Que j'en doute parfois lorsque j'y veux songer;
Et quand je pense aux lieux où j'ai risqué ma vie,
J'y crois voir à ma place un visage étranger.
Muse, sois donc sans crainte; au souffle qui t'inspire
Nous pouvons sans péril tous deux nous confier.
Il est doux de pleurer, il est doux de sourire
Au souvenir des maux qu'on pourrait oublier.

LA MUSE

Comme une mère vigilante
Au berceau d'un fils bien-aimé,
Ainsi je me penche tremblante
Sur ce cœur qui m'était fermé.
Parle, ami, – ma lyre attentive
D'une note faible et plaintive
Suit déjà l'accent de ta voix,
Et dans un rayon de lumière,
Comme une vision légère,
Passent les ombres d'autrefois.

LE POÈTE

Jours de travail ! seuls jours où j'ai vécu !
O trois fois chère solitude !
Dieu soit loué, j'y suis donc revenu,
A ce vieux cabinet d'études !
Pauvre réduit, murs tant de fois déserts,
Fauteuils poudreux, lampe fidèle,
O mon palais, mon petit univers,
Et toi, Muse, ô jeune immortelle,
Dieu soit loué, nous allons donc chanter !
Oui, je veux vous ouvrir mon âme,
Vous saurez tout, et je vais vous conter
Le mal que peut faire une femme;
Car c'en est une, ô mes pauvres amis
(Hélas ! vous le saviez peut-être),
C'est une femme à qui je fus soumis,
Comme le serf l'est à son maître.
Joug détesté ! c'est par là que mon cœur

Perdit sa force et sa jeunesse;
Et cependant, auprès de ma maîtresse,
J'avais entrevu le bonheur.
Près du ruisseau, quand nous marchions ensemble,
Le soir, sur le sable argentin,
Quand devant nous le blanc spectre du tremble
De loin nous montrait le chemin;
Je vois encore, aux rayons de la lune,
Ce beau corps plier dans mes bras...
N'en parlons plus... – je ne prévoyais pas
Où me conduirait la Fortune.
Sans doute alors la colère des dieux
Avait besoin d'une victime;
Car elle m'a puni comme d'un crime
D'avoir essayé d'être heureux.

LA MUSE

L'image d'un doux souvenir
Vient de s'offrir à ta pensée.
Sur la trace qu'il a laissée
Pourquoi crains-tu de revenir ?
Est-ce faire un récit fidèle
Que de renier ses beaux jours ?
Si ta fortune fut cruelle,
Jeune homme, fais du moins comme elle,
Souris à tes premiers amours.

LE POÈTE

Non, – c'est à mes malheurs que je prétends sourire.
Muse, je te l'ai dit : je veux, sans passion,
Te conter mes ennuis, mes rêves, mon délire,
Et t'en dire le temps, l'heure et l'occasion.
C'était, il m'en souvient, par une nuit d'automne,
Triste et froide, à peu près semblable à celle-ci;
Le murmure du vent, de son bruit monotone,
Dans mon cerveau lassé berçait mon noir souci.
J'étais à la fenêtre, attendant ma maîtresse;
Et, tout en écoutant dans cette obscurité,
Je me sentais dans l'âme une telle détresse,
Qu'il me vint le soupçon d'une infidélité.
La rue où je logeais était sombre et déserte;
Quelques ombres passaient, un falot à la main;
Quand la bise sifflait dans la porte entrouverte,
On entendait de loin comme un soupir humain.
Je ne sais, à vrai dire, à quel fâcheux présage
Mon esprit inquiet alors s'abandonna.
Je rappelais en vain un reste de courage,
Et me sentis frémir lorsque l'heure sonna.
Elle ne venait pas. Seul, la tête baissée,
Je regardai longtemps les murs et le chemin,
Et je ne t'ai pas dit quelle ardeur insensée

Cette inconstante femme allumait en mon sein;
 Je n'aimais qu'elle au monde, et vivre un jour sans elle
 Me semblait un destin plus affreux que la mort.
 Je me souviens pourtant qu'en cette nuit cruelle
 Pour briser mon lien je fis un long effort.
 Je la nommai cent fois perfide et déloyale,
 Je comptai tous les maux qu'elle m'avait causés.
 Hélas ! au souvenir de sa beauté fatale,
 Quels maux et quels chagrins n'étaient pas apaisés !
 Le jour parut enfin. – Las d'une vaine attente,
 Sur le bord du balcon je m'étais assoupi;
 Je rouvris la paupière à l'aurore naissante,
 Et je laissai flotter mon regard ébloui.
 Tout à coup, au détour de l'étroite ruelle,
 J'entends sur le gravier marcher à petit bruit...
 Grand Dieu ! préservez-moi ! je l'aperçois, c'est elle;
 Elle entre. – D'où viens-tu ? Qu'as-tu fait cette nuit ?
 Réponds, que me veux-tu ? qui t'amène à cette heure ?
 Ce beau corps, Jusqu'au jour, où s'est-il étendu ?
 Tandis qu'à ce balcon, seul, je veille et je pleure,
 En quel lieu, dans quel lit, à qui souriais-tu ?
 Perfide ! audacieuse ! est-il encor possible
 Que tu viennes offrir ta bouche à mes baisers ?
 Que demandes-tu donc ? par quelle soif horrible
 Oses-tu m'attirer dans tes bras épuisés ?
 Va-t'en, retire-toi, spectre de ma maîtresse !
 Rentre dans ton tombeau, si tu t'en es levé;
 Laisse-moi pour toujours oublier ma jeunesse,
 Et, quand je pense à toi, croire que j'ai rêvé !

LA MUSE

Apaise-toi, je t'en conjure;
 Tes paroles m'ont fait frémir.
 O mon bien-aimé ! ta blessure
 Est encor prête à se rouvrir.
 Hélas ! elle est donc bien profonde ?
 Et les misères de ce monde
 Sont si lentes à s'effacer !
 Oublie, enfant, et de ton âme
 Chasse le nom de cette femme,
 Que je ne veux pas prononcer.

LE POÈTE

Honte à toi qui la première
 M'as appris la trahison,
 Et d'horreur et de colère
 M'as fait perdre la raison
 Honte à toi, femme à l'œil sombre,
 Dont les funestes amours
 Ont enseveli dans l'ombre
 Mon printemps et mes beaux jours !

C'est ta voix, c'est ton sourire,
 C'est ton regard corrupteur,
 Qui m'ont appris à maudire
 Jusqu'au semblant du bonheur;
 C'est ta jeunesse et tes charmes
 Qui m'ont fait désespérer
 Et si je doute des larmes,
 C'est que je t'ai vu pleurer.
 Honte à toi, j'étais encore
 Aussi simple qu'un enfant;
 Comme une fleur à l'aurore,
 Mon cœur s'ouvrait en t'aimant.
 Certes, ce cœur sans défense
 Put sans peine être abusé;
 Mais lui laisser l'innocence
 Était encor plus aisé.
 Honte à toi ! tu fus la mère
 De mes premières douleurs,
 Et tu fis de ma paupière
 Jaillir la source des pleurs !
 Elle coule, sois-en sûre,
 Et rien ne la tarira;
 Elle sort d'une blessure
 Qui jamais ne guérira;
 Mais dans cette source amère
 Du moins je me laverai,
 Et j'y laisserai, j'espère,
 Ton souvenir abhorré

LA MUSE

Poète, c'est assez. Auprès d'une infidèle,
 Quand ton illusion n'aurait duré qu'un jour,
 N'outrage pas ce jour lorsque tu parles d'elle;
 Si tu veux être aimé, respecte ton amour.
 Si l'effort est trop grand pour la faiblesse humaine
 De pardonner les maux qui nous viennent d'autrui,
 Épargne-toi du moins le tourment de la haine.
 – A défaut du pardon, laisse venir l'oubli.
 Les morts dorment en paix dans le sein de la terre:
 Ainsi doivent dormir nos sentiments éteints.
 Ces reliques du cœur ont aussi leur poussière;
 Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains.
 Pourquoi, dans ce récit d'une vive souffrance,
 Ne veux-tu voir qu'un rêve et qu'un amour trompé ?
 Est-ce donc sans motif qu'agit la Providence,
 Et crois-tu donc distrait le Dieu qui t'a frappé ?
 Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être,
 Enfant; car c'est par là que ton cœur s'est ouvert.
 L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
 Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.
 C'est une dure loi, mais une loi suprême,

Vieille comme le monde et la fatalité,
 Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
 Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.
 Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée;
 Pour vivre et pour sentir l'homme a besoin des pleurs;
 La joie a pour symbole une plante brisée,
 Humide encor de pluie et couverte de fleurs.
 Ne te disais-tu pas guéri de ta folie ?
 N'es-tu pas jeune, heureux, partout le bienvenu ?
 Et ces plaisirs légers qui font aimer la vie,
 Si tu n'avais pleuré, quel cas en ferais-tu ?
 Lorsqu'au déclin du jour, assis sur la bruyère,
 Avec un vieil ami tu bois en liberté,
 Dis-moi, d'aussi bon cœur lèverais-tu ton verre,
 Si tu n'avais senti le prix de la gaité ?
 Aimerais-tu les fleurs, les prés et la verdure,
 Les sonnets de Pétrarque et le chant des oiseaux,
 Michel-Ange et les arts, Shakespeare et la nature,
 Si tu n'y retrouvais quelques anciens sanglots ?
 Comprendrais-tu des cieux l'ineffable harmonie,
 Le silence des nuits, le murmure des flots,
 Si quelque part là-bas la fièvre et l'insomnie
 Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos ?
 N'as-tu pas maintenant une belle maîtresse ?
 Et, lorsqu'en t'endormant tu lui serres la main,
 Le lointain souvenir des maux de ta jeunesse
 Ne rend-il pas plus doux son sourire divin ?
 N'allez-vous pas aussi vous promener ensemble
 Au fond des bois fleuris, sur le sable argentin ?
 Et, dans ce vert palais, le blanc spectre du tremble
 Ne sait-il plus, le soir, vous montrer le chemin ?
 Ne vois-tu pas alors, aux rayons de la lune,
 Plier comme autrefois un beau corps dans tes bras,
 Et si dans le sentier tu trouvais la Fortune,
 Derrière elle, en chantant, ne marcherais-tu pas ?
 De quoi te plains-tu donc ? L'immortelle espérance
 S'est retrempée en toi sous la main du malheur.
 Pourquoi veux-tu haïr ta jeune expérience,
 Et détester un mal qui t'a rendu meilleur ?
 O mon enfant ! plains-la, cette belle infidèle,
 Qui fit couler jadis les larmes de tes yeux;
 Plains-la ! c'est une femme, et Dieu t'a fait, près d'elle,
 Deviner, en souffrant, le secret des heureux.
 Sa tâche fut pénible; elle t'aimait peut-être;
 Mais le destin voulait qu'elle brisât ton cœur.
 Elle savait la vie, et te l'a fait connaître;
 Une autre a recueilli le fruit de ta douleur.
 Plains-la ! son triste amour a passé comme un songe;
 Elle a vu ta blessure et n'a pu la fermer.
 Dans ses larmes, crois-moi, tout n'était pas mensonge.
 Quand tout l'aurait été, plains-la ! tu sais aimer.

LE POÈTE

Tu dis vrai : la haine est impie,
Et c'est un frisson plein d'horreur
Quand cette vipère assoupie
Se déroule dans notre cœur.
Écoute-moi donc, ô déesse !
Et sois témoin de mon serment
Par les yeux bleus de ma maîtresse,
Et par l'azur du firmament;
Par cette étincelle brillante
Qui de Vénus porte le nom,
Et, comme une perle tremblante,
Scintille au loin sur l'horizon;
Par la grandeur de la nature,
Par la bonté du Créateur,
Par la clarté tranquille et pure
De l'astre cher au voyageur,
Par les herbes de la prairie,
Par les forêts, par les prés verts,
Par la puissance de la vie,
Par la sève de l'univers,
Je te bannis de ma mémoire,
Reste d'un amour insensé,
Mystérieuse et sombre histoire
Qui dormiras dans le passé !
Et toi qui, jadis, d'une amie
Portas la forme et le doux nom,
L'instant suprême où je t'oublie
Doit être celui du pardon.
Pardonnons-nous; – je romps le charme
Qui nous unissait devant Dieu.
Avec une dernière larme
Reçois un éternel adieu.
– Et maintenant, blonde rêveuse,
Maintenant, Muse, à nos amours
Dis-moi quelque chanson joyeuse,
Comme au premier temps des beaux jours.
Déjà la pelouse embaumée
Sent les approches du matin;
Viens éveiller ma bien-aimée,
Et cueillir les fleurs du jardin.
Viens voir la nature immortelle
Sortir des voiles du sommeil;
Nous allons renaître avec elle
Au premier rayon du soleil !

L'ANDALOUSE

Dans une première version, ce poème s'intitulait Barcelone. Par ailleurs, ce poème était célèbre au 19^{ème} siècle, et à la fois Balzac, dans La Maison Nucingen, et Flaubert, dans L'Éducation sentimentale, y firent allusion.

Avez-vous vu, dans Barcelone
Une Andalouse au sein bruni ?
Pâle comme un beau soir d'automne !
C'est ma maîtresse, ma lionne !
La marquesa d'Amaëgui.

J'ai fait bien des chansons pour elle;
Je me suis battu bien souvent.
Bien souvent j'ai fait sentinelle,
Pour voir le coin de sa prunelle,
Quand son rideau tremblait au vent.

Elle est à moi, moi seul au monde.
Ses grands sourcils noirs sont à moi,
Son corps souple et sa jambe ronde,
Sa chevelure qui l'inonde,
Plus longue qu'un manteau de roi !

C'est à moi son beau col qui penche
Quand elle dort dans son boudoir,
Et sa basquina sur sa hanche,
Son bras dans sa mitaine blanche,
Son pied dans son brodequin noir !

Vrai Dieu ! Lorsque son œil pétille
Sous la frange de ses réseaux,
Rien que pour toucher sa mantille,
De par tous les saints de Castille,
On se ferait rompre les os.

Qu'elle est superbe en son désordre,
Quand elle tombe, les seins nus,
Qu'on la voit, béante, se tordre
Dans un baiser de rage, et mordre
En criant des mots inconnus !

Et qu'elle est folle dans sa joie,
Lorsqu'elle chante le matin,
Lorsqu'en tirant son bas de soie,
Elle fait, sur son flanc qui ploie,
Craquer son corset de satin !

Allons, mon page, en embuscades !
Allons ! la belle nuit d'été !
Je veux ce soir des sérénades
A faire damner les alcades
De Tolose au Guadalété !

VENISE

Ce poème a été composé vers 1828. Musset en composa une nouvelle version pour qu'elle soit mise en musique par Gounod.

Dans Venise la rouge,
Pas un bateau qui bouge,
Pas un pêcheur dans l'eau,
Pas un falot.

Seul, assis à la grève,
Le grand lion soulève,
Sur l'horizon serein,
Son pied d'airain.

Autour de lui, par groupes,
Navires et chaloupes,
Pareils à des hérons
Couchés en ronds,

Dorment sur l'eau qui fume,
Et croisent dans la brume,
En légers tourbillons,
Leurs pavillons.

La lune qui s'efface
Couvre son front qui passe
D'un nuage étoilé
Demi-voilé.

Ainsi, la dame abbesse
De Sainte-Croix rabaisse
Sa cape aux larges plis
Sur son surplis.

Et les palais antiques,
Et les graves portiques,
Et les blancs escaliers
Des chevaliers,

Et les ponts, et les rues,
Et les mornes statues,
Et le golfe mouvant
Qui tremble au vent,

Tout se tait, fors les gardes
Aux longues hallebardes,
Qui veillent aux créneaux
Des arsenaux.

– Ah ! maintenant plus d'une
Attend, au clair de lune,
Quelque jeune muguet,
L'oreille au guet.

Pour le bal qu'on prépare,
Plus d'une qui se pare,
Met devant son miroir
Le masque noir.

Sur sa couche embaumée,
La Vanina pâmée
Presse encor son amant,
En s'endormant;

Et Narcisa, la folle,
Au fond de sa gondole,
S'oublie en un festin
Jusqu'au matin.

Et qui, dans l'Italie,
N'a son grain de folie ?
Qui ne garde aux amours
Ses plus beaux jours ?

Laissons la vieille horloge,
Au palais du vieux doge,
Lui compter de ses nuits
Les longs ennuis.

Comptons plutôt, ma belle,
Sur ta bouche rebelle
Tant de baisers donnés...
Ou pardonnés.

Comptons plutôt tes charmes,
Comptons les douces larmes,
Qu'à nos yeux a coûté
La volupté !

BALLADE À LA LUNE

Ce poème a sans doute été écrit en 1829. Par ailleurs, cette pièce a été, à l'époque où elle fut composée, considérée comme une parodie des excès romantiques. Le point sur le i qui commence et finit le poème provoqua d'ailleurs de nombreux commentaires.

C'était, dans la nuit brune,
Sur le clocher jauni,
La lune,
Comme un point sur un i.
Lune, quel esprit sombre
Promène au bout d'un fil,
Dans l'ombre,
Ta face et ton profil ?
Es-tu l'œil du ciel borgne ?
Quel chérubin cafard
Nous lorgne
Sous ton masque blafard ?
N'es-tu rien qu'une boule ?
Ou'un grand faucheur bien gras
Qui roule
Sans pattes et sans bras ?
Es-tu, je t'en soupçonne,
Le vieux cadran de fer
Qui sonne
L'heure aux damnés d'enfer ?
Sur ton front qui voyage,
Ce soir ont-ils compté
Quel âge
A leur éternité ?
Est-ce un ver qui te ronge
Quand ton disque noirci
S'allonge
En croissant rétréci ?
Qui t'avait éborgnée
L'autre nuit ? T'étais-tu
Cognée
A quel arbre pointu ?
Car tu vins, pâle et morne,
Coller sur mes carreaux
Ta corne,
A travers les barreaux.
Va, lune moribonde,
Le beau corps de Phoebé
La blonde
Dans la mer est tombé.

Tu n'en es que la face,
Et déjà, tout ridé,
S'efface
Ton front dépossédé.

Rends-nous la chasseresse,
Blanche, au sein virginal,
Qui presse
Quelque cerf matinal !

Oh ! sous le vert platane,
Sous les frais coudriers,
Diane,
Et ses grands lévriers !

Le chevreau noir qui doute,
Pendur sur un rocher,
L'écoute,
L'écoute s'approcher.

Et, suivant leurs curées,
Par les vaux, par les blés,
Les prés,
Ses chiens s'en sont allés.

Oh ! le soir, dans la brise,
Phoebé, sœur d'Apollo,
Surprise
A l'ombre, un pied dans l'eau !

Phoebé qui, la nuit close,
Aux lèvres d'un berger
Se pose,
Comme un oiseau léger.

Lune, en notre mémoire,
De tes belles amours
L'histoire
T'embellira toujours.

Et toujours rajeunie,
Tu seras du passant
Bénie,
Pleine lune ou croissant.

T'aimera le vieux pâtre,
Seul, tandis qu'à ton front
D'albâtre
Ses dogues aboieront.

T'aimera le pilote
Dans son grand bâtiment,
Qui flotte,
Sous le clair firmament !

Et la fillette preste
Qui passe le buisson,

Pied leste,
En chantant sa chanson.
Comme un ours à la chaîne,
Toujours sous tes yeux bleus
Se traîne
L'Océan monstrueux.
Et qu'il vente ou qu'il neige,
Moi-même, chaque soir,
Que fais-je,
Venant ici m'asseoir ?
Je viens voir à la brune,
Sur le clocher jauni,
La lune
Comme un point sur un i.
Peut-être quand déchante
Quelque pauvre mari,
Méchant,
De loin tu lui souris.
Dans sa douleur amère,
Quand au gendre béni
La mère
Livre la clef du nid,
Le pied dans sa pantoufle,
Voilà l'époux tout prêt
Qui souffle
Le bougeoir indiscret.
Au pudique hyménée
La vierge qui se croit
Menée,
Grelotte en son lit froid,
Mais monsieur tout en flamme
Commence à rudoyer
Madame,
Qui commence à crier.
« Ouf ! dit-il, je travaille,
Ma bonne, et ne fais rien
Qui vaille;
Tu ne te tiens pas bien. »
Et vite il se dépêche.
Mais quel démon caché
L'empêche
De commettre un péché ?
« Ah ! dit-il, prenons garde.
Quel témoin curieux
Regarde
Avec ces deux grands yeux ? »

Et c'est, dans la nuit brune,
Sur son clocher jauni,
La lune
Comme un point sur un i.

CHANSON

Ce poème, composé en 1831 mais publié pour la première fois en 1852, résume parfaitement le goût pour la souffrance caractéristique du romantisme.

J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur :
N'est-ce point assez d'aimer sa maîtresse ?
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse,
C'est perdre en désirs le temps du bonheur

Il m'a répondu : Ce n'est point assez,
Ce n'est point assez d'aimer sa maîtresse ;
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse
Nous rend doux et chers les plaisirs passés ?

J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur :
N'est-ce point assez de tant de tristesse ?
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse,
C'est à chaque pas trouver la douleur ?

Il m'a répondu : Ce n'en point assez,
Ce n'est point assez de tant de tristesse ;
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse
Nous rend doux et chers les chagrins passés ?

VISION

Ce poème, composé en 1829, a été imprimé pour la première fois dans Le Magasin du Libraire en 1858.

Je vis d'abord sur moi des fantômes étranges
Traîner de longs habits;
Je ne sais si c'étaient des femmes ou des anges !
Leurs manteaux m'inondaient avec leurs belles franges
De nacre et de rubis.

Comme on brise une armure au tranchant d'une lame,
Comme un hardi marin
Brise le golfe bleu qui se fend sous sa rame,
Ainsi leurs robes d'or, en grands sillons de flamme,
Brisaient la nuit d'airain !

Ils volaient ! – Mon rideau, vieux spectre en sentinelle,
Les regardait passer.
Dans leurs yeux de velours éclatait leur prunelle;
J'entendais chuchoter les plumes de leur aile,
Qui venaient me froisser.

Ils volaient ! – Mais la troupe, aux lambris suspendue,
Esprits capricieux,
Bondissait tout à coup, puis, tout à coup perdue,
S'enfuyait dans la nuit, comme une flèche ardue
Qui s'enfuit dans les cieux !

Ils volaient ! – Je voyais leur noire chevelure,
Où l'ébène en ruisseaux
Pleurait, me caresser de sa longue frôlure;
Pendant que d'un baiser je sentais la brûlure
Jusqu'au fond de mes os.

Dieu tout-puissant ! j'ai vu les sylphides craintives
Qui meurent au soleil !
J'ai vu les beaux pieds nus des nymphes fugitives !
J'ai vu les seins ardents des dryades rétives,
Aux cuisses de vermeil !

Rien, non, rien ne valait ce baiser d'ambroisie,
Plus frais que le matin
Plus pur que le regard d'un œil d'Andalousie !
Plus doux que le parler d'une femme d'Asie,
Aux lèvres de satin !

Oh ! qui que vous soyez, sur ma tête abaissées,
Ombres aux corps flottants !
Laissez, oh ! laissez-moi vous tenir enlacées,
Boire dans vos baisers des amours insensées,
Goutte à goutte et longtemps !

Oh ! venez ! nous mettrons dans l'alcôve soyeuse
Une lampe d'argent.

Venez ! la nuit est triste et la lampe joyeuse !
Blonde ou noire, venez; nonchalante ou rieuse,
Cœur naïf ou changeant

Venez ! nous verserons des roses dans ma couche;
Car les parfums sont doux !
Et la sultane, au soir, se parfume la bouche
Lorsqu'elle va quitter sa robe et sa babouche
Pour son lit de bambous !

Hélas ! de belles nuits le ciel nous est avare
Autant que de beaux jours !
Entendez-vous gémir la harpe de Ferrare,
Et sous des doigts divins palpiter la guitare ?
Venez, ô mes amours !

Mais rien ne reste plus que l'ombre froide et nue,
Où craquent les cloisons.
J'entends des chats hurler, comme un enfant qu'on tue;
Et la lune en croissant découpe, dans la rue,
Les angles des maisons.

SOUVENIR

Ce poème a été publié pour la première fois, dans La Revue des Deux Mondes le 15 février 1841. L'œuvre a été inspirée d'une promenade que Musset fit dans la forêt de Fontainebleau, là où il avait souvent marché en compagnie de George Sand. C'est donc un poème sur la nature et la beauté des souvenirs que le poète a composé ici. On remarquera par ailleurs que cette pièce se rapproche beaucoup par ses thèmes et sa forme (cf. les quatrains formés de trois alexandrins et d'un vers de six pieds) du Lac de Lamartine.

J'espérais bien pleurer, mais je croyais souffrir
En osant te revoir, place à jamais sacrée,
O la plus chère tombe et la plus ignorée
Où dorme un souvenir !

Que redoutiez-vous donc de cette solitude,
Et pourquoi, mes amis, me preniez-vous la main,
Alors qu'une si douce et si vieille habitude
Me montrait ce chemin ?

Les voilà, ces coteaux, ces bruyères fleuries,
Et ces pas argentins sur le sable muet,
Ces sentiers amoureux, remplis de causeries,
Où son bras m'enlaçait.

Les voilà, ces sapins à la sombre verdure,
Cette gorge profonde aux nonchalants détours,
Ces sauvages amis, dont l'antique murmure
A bercé mes beaux jours.

Les voilà, ces buissons où toute ma jeunesse,
Comme un essaim d'oiseaux, chante au bruit de mes pas.
Lieux charmants, beau désert où passa ma maîtresse,
Ne m'attendiez-vous pas ?

Ah ! laissez-les couler, elles me sont bien chères,
Ces larmes que soulève un cœur encor blessé !
Ne les essuyez pas, laissez sur mes paupières
Ce voile du passé !

Je ne viens point jeter un regret inutile
Dans l'écho de ces bois témoins de mon bonheur.
Fière est cette forêt dans sa beauté tranquille,
Et fier aussi mon cœur.

Que celui-là se livre à des plaintes amères,
Qui s'agenouille et prie au tombeau d'un ami.
Tout respire en ces lieux; les fleurs des cimetières
Ne poussent point ici.

Voyez ! la lune monte à travers ces ombrages.
Ton regard tremble encor, belle reine des nuits;
Mais du sombre horizon déjà tu te dégages,
Et tu t'épanouis.

Ainsi de cette terre, humide encor de pluie,
Sortent, sous tes rayons, tous les parfums du jour;
Aussi calme, aussi pur, de mon âme attendrie
Sort mon ancien amour.

Que sont-ils devenus, les chagrins de ma vie ?
Tout ce qui m'a fait vieux est bien loin maintenant;
Et rien qu'en regardant cette vallée amie
Je redeviens enfant.

O puissance du temps ! ô légères années !
Vous emportez nos pleurs, nos cris et nos regrets;
Mais la pitié vous prend, et sur nos fleurs fanées
Vous ne marchez jamais.

Tout mon cœur te bénit, bonté consolatrice !
Je n'aurais jamais cru que l'on pût tant souffrir
D'une telle blessure, et que sa cicatrice
Fût si douce à sentir.

Loin de moi les vains mots, les frivoles pensées,
Des vulgaires douleurs linceul accoutumé,
Que viennent étaler sur leurs amours passées
Ceux qui n'ont point aimé !

Dante, pourquoi dis-tu qu'il n'est pire misère
Qu'un souvenir heureux dans les jours de douleurs ?
Quel chagrin t'a dicté cette parole amère,
Cette offense au malheur ?

En est-il donc moins vrai que la lumière existe,
Et faut-il l'oublier du moment qu'il fait nuit ?
Est-ce bien toi, grande âme immortellement triste,
Est-ce toi qui l'as dit ?

Non, par ce pur flambeau dont la splendeur m'éclaire,
Ce blasphème vanté ne vient pas de ton cœur.
Un souvenir heureux est peut-être sur terre
Plus vrai que le bonheur.

Eh quoi ! l'infortuné qui trouve une étincelle
Dans la cendre brûlante où dorment ses ennuis,
Qui saisit cette flamme et qui fixe sur elle
Ses regards éblouis;

Dans ce passé perdu quand son âme se noie,
Sur ce miroir brisé lorsqu'il rêve en pleurant,
Tu lui dis qu'il se trompe, et que sa faible joie
N'est qu'un affreux tourment !

Et c'est à ta Françoise, à ton ange de gloire,
Que tu pouvais donner ces mots à prononcer,
Elle qui s'interrompt, pour conter son histoire,
D'un éternel baiser !

Qu'est-ce donc, juste Dieu, que la pensée humaine,
Et qui pourra jamais aimer la vérité,

S'il n'est joie ou douleur si juste et si certaine
Dont quelqu'un n'ait douté ?

Comment vivez-vous donc, étranges créatures ?
Vous riez, vous chantez, vous marchez à grands pas;
Le ciel et sa beauté, le monde et ses souillures
Ne vous dérangent pas;

Mais, lorsque par hasard le destin vous ramène
Vers quelque monument d'un amour oublié,
Ce caillou vous arrête, et cela vous fait peine
Qu'il vous heurte le pié.

Et vous criez alors que la vie est un songe;
Vous vous tordez les bras comme en vous réveillant,
Et vous trouvez fâcheux qu'un si joyeux mensonge
Ne dure qu'un instant.

Malheureux ! cet instant où votre âme engourdie
A secoué les fers qu'elle traîne ici-bas,
Ce fugitif instant fut toute votre vie;
Ne le regrettez pas !

Regrettez la torpeur qui vous cloue à la terre,
Vos agitations dans la fange et le sang,
Vos nuits sans espérance et vos jours sans lumière
C'est là qu'est le néant !

Mais que vous revient-il de vos froides doctrines ?
Que demandent au ciel ces regrets inconstants
Que vous allez semant sur vos propres ruines,
A chaque pas du Temps ?

Oui, sans doute, tout meurt; ce monde est un grand rêve,
Et le peu de bonheur qui nous vient en chemin,
Nous n'avons pas plus tôt ce roseau dans la main,
Que le vent nous l'enlève.

Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments
Que deux êtres mortels échangèrent sur terre,
Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents,
Sur un roc en poussière.

Ils prirent à témoin de leur joie éphémère
Un ciel toujours voilé qui change à tout moment,
Et des astres sans nom que leur propre lumière
Dévore incessamment.

Tout mourait autour d'eux, l'oiseau dans le feuillage,
La fleur entre leurs mains, l'insecte sous leurs piés,
La source desséchée où vacillait l'image
De leurs traits oubliés;

Et sur tous ces débris joignant leurs mains d'argile,
Étourdis des éclairs d'un instant de plaisir,
Ils croyaient échapper à cet Être immobile
Qui regarde mourir !

– Insensés ! dit le sage ? Heureux ! dit le poète.
Et quels tristes amours as-tu donc dans le cœur,
Si le bruit du torrent te trouble et t'inquiète,
Si le vent te fait peur ?

J'ai vu sous le soleil tomber bien d'autres choses
Que les feuilles des bois et l'écume des eaux,
Bien d'autres s'en aller que le parfum des roses
Et le chant des oiseaux.

Mes yeux ont contemplé des objets plus funèbres
Que Juliette morte au fond de son tombeau,
Plus affreux que le toast à l'ange des ténèbres
Porté par Roméo.

J'ai vu ma seule amie, à jamais la plus chère,
Devenue elle-même un sépulcre blanchi,
Une tombe vivante où flottait la poussière
De notre mort chéri,

De notre pauvre amour, que, dans la nuit profonde,
Nous avions sur nos cœurs si doucement bercé !
C'était plus qu'une vie, hélas ! c'était un monde
Qui s'était effacé !

Oui, jeune et belle encor, plus belle, osait-on dire,
Je l'ai vue, et ses yeux brillaient comme autrefois.
Ses lèvres s'entrouvraient, et c'était un sourire,
Et c'était une voix;

Mais non plus cette voix, non plus ce doux langage,
Ces regards adorés dans les miens confondus;
Mon cœur, encor plein d'elle, errait sur son visage,
Et ne la trouvait plus.

Et pourtant j'aurais pu marcher alors vers elle,
Entourer de mes bras ce sein vide et glacé,
Et j'aurais pu crier : « Qu'as-tu fait, infidèle,
Qu'as-tu fait du passé ? »

Mais non : il me semblait qu'une femme inconnue
Avait pris par hasard cette voix et ces yeux;
Et je laissai passer cette froide statue
En regardant les cieux.

Eh bien ! ce fut sans doute une horrible misère
Que ce riant adieu d'un être inanimé.
Eh bien ! qu'importe encore ? O nature ! ô ma mère !
En ai-je moins aimé ?

La foudre maintenant peut tomber sur ma tête;
Jamais ce souvenir ne peut m'être arraché !
Comme le matelot brisé par la tempête,
Je m'y tiens attaché.

Je ne veux rien savoir, ni si les champs fleurissent;
Ni ce qu'il adviendra du simulacre humain,

Ni si ces vastes cieux éclaireront demain
Ce qu'ils ensevelissent.

Je me dis seulement : « A cette heure, en ce lieu,
Un jour, je fus aimé, j'aimais, elle était belle.
J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle,
Et je l'emporte à Dieu ! »

TRISTESSE

Le sonnet Tristesse a été découvert un matin de l'année 1840 par un ami de Musset, Alfred Tattet, sur la table de chevet du poète, qui avait hâtivement crayonné ces vers sur le papier pendant une insomnie. On ne saurait trouver un témoignage plus direct et plus émouvant sur son âme douloureuse que cette confidence à peine murmurée en une heure d'abattement.

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaieté;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

TABLE DES MATIÈRES

PRESENTATION	2
AU LECTEUR	4
LA NUIT DE MAI	5
LA NUIT DE DECEMBRE	10
LA NUIT D'AOUT	15
LA NUIT D'OCTOBRE	19
L'ANDALOUSE	26
VENISE	27
BALLADE A LA LUNE	29
CHANSON	33
VISION	34
SOUVENIR	36
TRISTESSE	41